

Lectures

*Je rêve, donc je suis. Les trois songes de Descartes*¹, de Gérard Pirlot²

Françoise Cointot *

13 rue du Clos de Matignon, 35400 Saint-Malo. Email : francoise.cointot@gmail.com

C'est sans doute la large palette de son mode de lecture de l'être humain et son intérêt pour les origines de la pensée et de la créativité qui ont permis à Gérard Pirlot de questionner ce qui, chez le mathématicien René Descartes, sous-tend la célèbre formule : « Je pense donc je suis ».

Derrière cette fameuse formule qui sert de socle au rigoureux esprit cartésien, se cacherait, d'après lui, une autre vérité, plus intuitive, plus intime, plus secrète : « Je rêve, donc je suis » ?

En psychanalyste, l'auteur reprend le dossier des célèbres trois songes que fit à 23 ans Descartes, jeune mathématicien et soldat sous la bannière du duc de Bavière, isolé en Allemagne, en quête d'une science universelle, afin de tenter de répondre à cette question.

PRÉSENTATION DE L'OUVRAGE ET MÉTHODE

Les trois rêves que fit à 23 ans Descartes, jeune mathématicien et soldat sous la bannière du duc de Bavière, isolé en Allemagne tout en étant en quête d'une science universelle, ont suscité des interprétations provenant de philosophes ou de psychanalystes.

La question du sens de ces trois songes a depuis Freud, à qui la question avait été posée sans qu'il n'y réponde vraiment, suscité la curiosité. Des philosophes, spécialistes de l'œuvre de Descartes comme R. Lefevre,

* Pédopsychiatre, psychanalyste membre titulaire formateur de la SPP.

1. G. Pirlot, *Je rêve, donc je suis. Les trois songes de Descartes*, Paris, Imago, 2024.

2. Professeur Émérite de Psychopathologie à l'Université de Toulouse Jean-Jaurès, est psychiatre, pédopsychiatre et psychanalyste, membre de la Société Psychanalytique de Paris.

H. Gouhier, G. Rodis-Lewis, J.-L. Marion, D. Kambouchner, P. Guenancia, T. Gress, ou plus récemment N. Fabre, ou une anthropologue comme Sophie Jama, sans oublier les textes épars de psychanalystes comme B.D. Lewin, J.O. Wisdom, M. Bénassy, F. Pasche, J. Guillaumin ou encore R. Withers, ont tous abordé la question.

Le propos de l'auteur est de reprendre et synthétiser les apports de chacun sur la question des trois rêves, en développant ses propres interprétations. La première d'entre elles est que ces trois rêves peuvent être compris comme des « pensées de transfert » sur un autre devenu absent, l'ami Isaac Beeckman, rencontré quelques mois auparavant et avec qui des projets de découverte d'une nouvelle science étaient en cours. La similitude avec la naissance de la psychanalyse chez Freud par l'investissement dans ses rêves à la mort de son père et du fait de l'éloignement de son meilleur ami Wilhelm Fliess n'est pas ici sans un certain écho.

La seconde interprétation, déduite de la première, est que la dynamique psychique initiée par un dialogue perdu avec son ami a pu retrouver, par les rêves, celle enfouie d'une rêverie maternelle trop tôt perdue, Descartes étant devenu orphelin de mère à un an et demi. Comme le note G. Pirlot en citant le poète Edmond Jabes, « écrire, c'est affronter un visage inconnu ».

Dans les deux premières parties de son ouvrage, G. Pirlot présente la biographie de Descartes dans laquelle sont interprétés certains événements de sa vie infantile dans leurs liens possibles à certains développements de son œuvre. La troisième partie expose les recherches psychanalytiques sur le goût des mathématiques, ou l'idée de mort chez l'enfant, celles également sur les relations entre création et exil, sans oublier un rappel sur la théorie psychanalytique du rêve. Enfin, la quatrième partie présente les trois songes et les interprétations psychanalytiques françaises et anglo-saxonnes existantes à leur sujet, auxquelles l'auteur ajoute les siennes.

La méthode de l'auteur est celle dite de « psychanalyse appliquée » à une œuvre artistique ou littéraire, ou à une biographie, même si, pour paraphraser le beau titre de l'ouvrage de Pascal Quignard, *La vie n'est pas une biographie*. Évidemment, la critique envers la « psychanalyse appliquée » provient de ce que l'emploi de notions psychanalytiques s'exerce à partir, non pas d'une cure analytique, mais de la lecture d'une œuvre éclairée par des éléments biographiques.

Pour autant le lecteur doit savoir que le psychanalyste n'est pas dupe, car il sait que son intérêt pour tel ou tel aspect de l'œuvre renvoie à sa *propre* problématique, la psychanalyse appliquée étant une manière d'entretenir, après coup, son autoanalyse, tentant de valider les thèses et concepts de la psychanalyse à partir d'une œuvre et d'une biographie.

GÉNÉALOGIE PSYCHIQUE DES RÊVES ET BIOGRAPHIE

Afin d'expliciter le contexte historique des trois songes, l'auteur développe dans un premier temps ses hypothèses concernant les liens possibles entre des éléments biographiques de Descartes, le « roman familial » qu'il a pu construire – en particulier sur les conditions de mort de sa mère – et le développement ultérieur de certains de ses concepts comme ceux de Malin Génie ou ceux avancés dans ses thèmes de recherche scientifiques, puis métaphysiques, qui chez lui, peuvent rendre compte, outre ses capacités supérieures en mathématique, d'angoisses et d'un réel sentiment d'insécurité du monde vraisemblablement hérités de sa situation d'orphelin précoce de mère.

Le style de vie solitaire et toute l'œuvre de Descartes paraissent en effet entretenir une « relation d'absence » (Michel Ledoux) avec sa mère, développant en lui la possibilité d'accéder à une « relation d'inconnu » (Guy Rosolato) qui lui feront découvrir ses trois rêves et qu'il sut faire ultérieurement fructifier dans son « je pense, donc je suis ». La nuit du 10 au 11 novembre 1619, il découvre que certains de ses songes ont un sens apportant quelques certitudes à son esprit quant aux recherches scientifiques qui sont les siennes.

Gérard Pirlot relève que l'on peut faire le même constat, bien qu'évidemment sur un mode absolument différent, à propos de Sigmund Freud lorsque celui-ci a pris la décision en 1897 d'explorer les mécanismes psychiques sous-jacents aux symptômes de ses patients, non à partir de la seule exploration de ceux-ci, mais par l'analyse de ses propres rêves.

L'auteur remarque ainsi que les songes furent décisifs pour les deux hommes afin de surmonter et de dépasser des conflits internes provoqués par leurs projets scientifiques. Rêves et interprétations enclenchèrent définitivement en eux une dynamique créatrice, pour l'un scientifique et métaphysique, et pour l'autre psychanalytique, une dynamique qui dura leur vie entière.

« Un rêve ne se réalise qu'après son interprétation », dit le Talmud, ce à quoi Rabi Hisda ajoute : « Un rêve qui n'est pas interprété, c'est une lettre qui n'est pas lue »...

Aussi, s'ils n'avaient interprété leurs rêves au regard de leur propre histoire, de leurs recherches et des contenus culturels de leur époque, nul doute que la réponse à la « lettre » que représentent leurs œuvres respectives n'aurait jamais vu le jour. Interpréter ses rêves, c'est se raconter, s'inventer et se forger une identité narrative, ce qui affermit la subjectivité du rêveur.

LES TROIS SONGES ET LEURS VALEURS DYNAMIQUES SUR LE PLAN SUBJECTIF

L'intérêt de l'ouvrage est de souligner que les trois rêves de la nuit du 10 au 11 novembre 1619, et leurs interprétations par Descartes lui-même, lui ont apporté un puissant moteur pour le conforter dans la révolution créatrice que lui imposaient des réflexions qui l'occupèrent dans les années 1616-1618 (exposées dans les textes *Experimenta*, *Olympica*, *Parnassius* écrits les mois précédant les trois songes) et qui aboutirent des années plus tard au « je pense donc je suis ».

L'expérience de spectateur qui fut la sienne lors des rêves a pu ultérieurement constituer la source de l'intuition du *cogito* posé là, et devant lequel le Moi, l'esprit, se trouve observateur. Dans les trois rêves, la subjectivité y apparaît *ponctuelle* et inévidente : la conscience de Descartes aurait pu formuler un « Je rêve, donc je suis », l'espace (l'étendue) se découvrant à lui dans les images du spectacle onirique.

Il y a dans ce type de rêves une *progression dialectique dans la défense*, laquelle y suit généralement un *ordre génétique ascendant* dans le sens du développement afin d'offrir une *grande cohérence* à l'interprétation.

Ces rêves apparaissent ainsi comme des formes de *négociation* progressive et par étapes en trois temps, comme dans les exercices spirituels d'Ignace de Loyola d'un *conflit intérieur* (exercices transmis dans l'enseignement jésuitique que connut Descartes au collège de La Flèche). Dans le cadre d'une analyse ce conflit est d'habitude lié de très près aux *problèmes de fond les plus importants du sujet*.

JE RÊVE DONC (JE PENSE QUE) JE SUIS

Ses rêves interprétés, le jeune militaire qu'était Descartes trouva une fermeté ontologique et subjective concernant la question de l'unité des sciences qu'il se posait et, au-delà, sur les questions métaphysiques que cette question pouvait soulever. Ces rêves lui donnèrent la conviction qu'il était sur la bonne voie, même s'il lui fallait encore tolérer le doute et les incertitudes quant à la réussite de son projet.

Ces trois rêves ont ainsi pu entraîner une *révolution subjective* chez le jeune homme qu'était à l'époque Descartes, révolution qui mit dix-huit ans pour éclore, ceci dans le premier ouvrage publié, *Le Discours de la méthode*. Gérard Pirlot rapporte à cet effet la formule de Pascal Quignard, « la pensée suppose le temps » tout au long de sa vie,

Descartes conservera dans ses documents personnels le récit de ces trois songes. Les conserver, les emmener partout où il allait, montre assez l'importance qu'il leur donnait dans son parcours intellectuel et l'écriture de son œuvre.

Ce sont ainsi pour l'auteur les trois rêves de la nuit du 10 au 11 novembre 1619, favorisé, quelques heures avant les rêves, par des idées le rendant « rempli d'enthousiasme », et le fait d'apercevoir ainsi « les fondements d'une science admirable », qui amenèrent Descartes à pouvoir suffisamment se « ressourcer » pour entamer ce travail sublimatoire et créatif qui allait au-delà des seuls raisonnements mathématiques. *Je rêve donc je pense que je suis* aurait pu écrire Descartes, le rêve ramenant aux choses passées qui me projettent dans un futur raffermissant mon sentiment d'exister.

De plus, étant conscient qu'il rêve, son *cogito*, son « je pense », aidé de principes philosophiques, n'a-t-il pas pu observer, à ce moment précis et ponctuel, la *res extansa* qu'est la pensée dans son incandescence, dans les images oniriques peuplées « d'étincelles de feu dans sa chambre » du deuxième rêve ? Prenant alors conscience, dans le rêve, de cet état de fait ne pourrait-on formuler comme ceci ce à quoi il a pu aboutir : *je rêve comme être pensant que je suis*. La perception du décalage, de cet écart, mais également de ce lien entre le Moi conscient et le Moi du rêveur, a définitivement organisé pour Descartes, à partir de ce point d'acmé subjective – acmé, point culminant de la vie d'une personne selon les Latins –, le pouvoir d'étudier sa propre pensée dans ses raisonnements, ceci dans un « je subjectif » ou un *cogito* dorénavant fermement assuré.

L'ÂME ET LE CORPS

Remarquons pour terminer qu'une des préoccupations de Descartes peut intéresser les psychosomaticiens : celle des relations de l'âme et du corps. Si le philosophe est connu pour son « dualisme », de là son « erreur » selon A. Damasio, l'auteur insiste pour montrer qu'il est également celui qui a pensé la relation, voire l'union entre l'âme et le corps. Cette question sera abordée dans plusieurs passages des *Méditations*, dans certains courriers, mais surtout traitée de manière privilégiée dans *Les Passions de l'âme* (1647) qui sont le fruit de ses réflexions sur la mécanique du vivant, enrichies des échanges épistoliers avec la reine Élisabeth de Bohême.

Dans la Sixième méditation, l'union du corps et de l'âme est « enseignée » par les sentiments de la faim, de la soif, etc. Or, ajoute-t-il aussitôt,

« tous ces sentiments [...] ne sont autre chose que de certaines façons confuses de penser ». Le corps n'est ainsi pas qu'une simple matière, mais « la continuité d'une fonction » qui peut englober l'âme.

Dans *Les Passions de l'âme*, en 1648, loin d'être celui qui ignore émotions et passions, Descartes dira que le libre arbitre est moins un absolu qu'un allié pour modérer les passions et les « apprivoiser ».

De fait, les passions, comme les pulsions chez Freud, s'ancrant dans le corps, donnent à l'âme pour Descartes, au psychisme pour Freud, la « vivance », la vie, le mouvement qui, sans cela, amènerait l'âme à l'acédie, la dépression.

Le dualisme de Descartes relève de fait, simplement, de sa déclaration d'une méthode permettant de « nous rendre comme maître et possesseur de la nature ». On a fait de lui un précurseur de l'idéalisme de Berkeley, voire des théories cognitivistes de l'esprit (theory of mind) que certains dénoncent comme « erreur ». C'est dire si la plupart n'ont pas lu *Les Passions de l'âme*, ne s'étant arrêtés qu'aux premiers écrits.

Il y a, de fait, chez Descartes, comme chez Freud, à la fois un dualisme et un monisme corps/âme.

G. Pirlot nous permet de visiter, à travers cet ouvrage, les explorations archéologiques de soubassements inconscients et oniriques d'une théorisation/création sublimatoire, au regard du roman familial, chez Descartes. Son écriture est sensible, rigoureuse, clinique, et nous pouvons y voir un contrepoint d'une vision actuelle trop souvent exclusivement neuro-cognitiviste du fonctionnement de la pensée, grâce, ici, à la mise en relief des logiques de l'inconscient, paradigmatique, de toute création et de toute pensée.